

Les enfants nés d'une GPA, comme moi, ne sont pas des objets qu'on achète

Publié le 08-07-2017 à 12h22 - Modifié le 16-07-2017 à 14h26



Par [Cédric](#)
Citoyen

LE PLUS. Né d'une gestation pour autrui (GPA) aux États-Unis avant [la loi bioéthique française de 1994](#), Cédric, 23 ans, n'a pas eu de difficulté pour que soit reconnue la filiation avec ses parents français. Il n'en demeure pas moins sensible au débat actuel alors que la Cour de cassation a ouvert la voie, mercredi, [à une reconnaissance légale des parents](#) pour les enfants nés de GPA à l'étranger.

Édité et parrainé par [Chloé Pilorget-Rezzouk](#)



Illustration d'un parent tenant la main de son enfant (FLICKR/CC/ADRIANO AURELIO)

Je suis né d'une [gestation pour autrui](#) (GPA) à Saint-Paul, dans le Minnesota. Je n'y suis jamais retourné, pourtant j'aimerais bien. Juste par curiosité, pour voir où a vécu ma mère porteuse et dans

quel hôpital je suis né. C'était en plein hiver. Lorsque mes parents attendaient que je naisse, il faisait -30 à -40°C.

Je ne me souviens pas de l'âge auquel je l'ai appris. J'étais bien trop jeune. Mon père et ma mère m'ont tout de suite dit que je n'étais pas tout à fait comme les autres. Cela a toujours été présent, il n'y a pas eu de moment brutal. Petit à petit, pendant mon enfance, ils m'ont expliqué comment j'étais né, comment ça c'était passé.

Mes parents ont découvert la GPA dans la presse

Mes parents ont essayé par tous les moyens d'avoir des enfants, mais ma mère ne pouvait pas. C'était très décourageant. Après sept ans de démarches et d'attente, ils ont pu adopter mon grand frère. Puis, ils ont voulu un autre enfant.

Dans un article de presse de l'époque, ils ont alors découvert la gestation pour autrui qui n'était pas encore aussi fréquente. Ils ont décidé de se lancer et ont fait [une demande de GPA](#) aux États-Unis.

Après plusieurs échecs d'insémination avec mon père, mes parents se tournèrent vers un donneur de sperme anonyme avant de trouver une mère porteuse. Je ne suis donc ni l'enfant de mon père ni celui de ma mère, mais celui de deux parents biologiques différents.

Le choc de la Manif pour tous

J'avais un peu plus de 18 ans quand le mouvement de la Manif pour tous s'est formé, en plein débat sur la loi sur [le mariage homosexuel](#), en 2012. Ces manifestations ont suscité une souffrance en moi. Tous ces gens qui descendaient dans la rue contre la GPA tandis que beaucoup, en face, ne disaient rien. Tant de personnes ne savaient pas vraiment ce qu'était une GPA, ce que ça impliquait... J'ai été choqué.

Les enfants nés par GPA ne sont pas des objets ayant été achetés, mais des humains comme vous et moi. Il faut arrêter aussi de penser que les enfants doivent être élevés seulement par deux parents : une mère, un père.

Je comprends certaines critiques que l'on peut adresser [à la GPA](#), notamment lorsque d'importantes sommes entrent en jeu pour indemniser les mères porteuses, mais aux États-Unis, la démarche est bien encadrée. Ma mère porteuse, par exemple, n'aurait pas pu se porter volontaire, si elle n'avait pas eu d'enfants auparavant. C'est obligatoire, tout comme le fait de ne pas être dans un besoin financier.

J'ai retrouvé ma mère porteuse sur Facebook

Cette période de [la Manif pour tous](#) a aussi réveillé l'envie d'en apprendre plus sur ma mère porteuse. Mes parents m'ont donné son dossier, ça m'intéressait de savoir ce qu'il y avait dedans.

Aujourd'hui, je connais son identité. Je me souviens, il y avait son âge ainsi que le compte rendu d'un test psychologique. Elle avait 22 ans. Elle racontait vouloir donner la vie à un autre enfant, moi, pour réparer "l'erreur" d'avoir avorté. Je suis allé la chercher sur Facebook, mais je n'ai pas réussi à la trouver. J'ai découvert qu'elle avait changé de nom, après s'être mariée. Enfin, je ne suis même pas sûr que ce soit la bonne personne. J'ai juste regardé les profils, je n'ai pas envoyé de message, ni rien. Peut-être, un jour.

En fait, j'étais simplement curieux, je voulais savoir d'où je venais. Pour l'instant, je n'ai pas franchi le cap parce que je me sens bien avec mes parents. Je ne pense pas non plus qu'il faille établir un contact trop régulier avec sa mère porteuse. Je ne ressens pas psychologiquement le besoin de faire cette démarche.

Tous les ans, mes parents envoient des photos de moi à l'avocat qui s'est occupé de ma naissance pour qu'il puisse les transmettre ou les garder, au cas où.

J'ai besoin de me dire que je ne suis pas seul

En général, c'est toujours un peu compliqué de parler des conditions de ma naissance. Je crains un peu le regard des gens que je ne connais pas. Même si parmi mes amis proches, jamais personne ne m'a dit : "c'est complètement fou, ce qu'on fait tes parents". Certains peuvent être opposés aux mères porteuses, mais ils ne m'ont jamais renié.

Pour pouvoir en discuter avec des gens concernés, je me suis aussi inscrit sur des groupes [de mères porteuses](#). Ces forums me permettent de me dire que je ne suis pas seul en France, que d'autres enfants comme moi existent. Ici, je suis l'un des enfants nés par GPA les plus âgés, cette méthode de procréation étant plutôt récente. Beaucoup de jeunes parents me demandent des conseils ou cherchent à savoir comment je vis ma situation. Alors, je leur réponds, je les soutiens, car je pense que mon histoire peut les guider.

J'ai la double nationalité : un passeport français et un passeport américain. J'ai vu le jour là-bas, donc je me sens aussi américain. Ce sont mes origines. Moi, j'ai eu la chance d'avoir pu être reconnu tout de suite comme l'enfant de mes parents, comme dans le cadre une adoption plénière. Ce n'est pas le cas des enfants de GPA, aujourd'hui.

[Cette filiation légale](#) me paraît indispensable, car les parents qui désirent à ce point le devenir sont comme des parents biologiques faisant un enfant. Ils l'ont vraiment voulu.

Propos recueillis par [Chloé Pilorget-Rezzouk](#)